

L'autre Parole

LA REVUE DES FEMMES CHRÉTIENNES ET FÉMINISTES



LA
CHRISTA
DE
JESUS

Marie-Madeleine

NO 79, AUTOMNE 1998
L'AUTRE PAROLE

C.P. 393, SUCC. C., MONTRÉAL, QC, H2L 4K3

SOM-MÈRE

Liminaire	3
YVETTE LAPRISE	
Marie la Magdaléenne	5
MICHELINE GAGNON	
Marie-Madeleine ou la quête du jardin d'Éden	14
ANNE PASQUIER	
Marie-Madeleine, inspiratrice	18
LOUISE COURVILLE	
L'Évangile de Marie par Jean-Yves Leloup	21
LOUISE COURVILLE	
Marie-Madeleine : la <i>Christa</i> de Jésus	28
LOUISE MELANÇON	
L'Évangile selon Marie et Marie de Magdala	32
LOUISE MELANÇON	
Saviez-vous que...	35
AGATHE LAFORTUNE	

Titre :

La **Christa** de Jésus : « Christa » renvoie au fait du « devenir-Christ » en tant que femme (sujet de notre colloque 1997), où l'accent n'est pas mis sur le personnage, Marie-Madeleine, mais plutôt sur l'appropriation par chaque personne de ce que Christ a été; et « christa » de **Jésus**, personnage historique masculin, avec qui Marie-Madeleine a eu une relation privilégiée. Marie de Magdala est celle qui, en plus d'être en relation avec le Jésus historique, est entrée dans le processus de « devenir Christ ».

Illustration de la couverture :

Sainte Marie-Madeleine

Détail d'une oeuvre de Stéphane Lochner (1410-1451)

L'autre Parole est en vente dans les librairies suivantes :

à Montréal : L'Androgyne et la Librairie des Éditions Paulines

à Rimouski : La Librairie du Centre de pastorale

On peut s'abonner ou obtenir des exemplaires des numéros précédents en écrivant à *L'autre Parole*, à l'adresse indiquée au verso de la revue.

Liminaire



Le présent numéro de *L'autre Parole*, consacré entièrement à une figure marquante de notre Tradition, représente une innovation. Les quatre auteures qui ont contribué à sa rédaction se sont concertées pour mettre en lumière certaines facettes, trop longtemps occultées, du personnage que fut Marie-Madeleine. Prenant appui sur des travaux récents rattachés aux évangiles coptes, elles ne craignent pas de nous entraîner, au-delà des évangiles canoniques, dans les arcanes des écrits apocryphes dont l'authenticité n'est plus à démontrer. Bien qu'alimentées aux mêmes sources, chaque auteure se distingue par des apports théoriques importants et prometteurs. Leurs textes, loin de se répéter, s'éclairent mutuellement.

Micheline G. dégage pour nous la véritable identité de cette femme et nous rappelle l'urgence de retrouver la pleine mémoire collective de notre passé. Anne P., délaissant le personnage historique, se consacre au personnage symbole qu'est devenue Marie-Madeleine au cours des âges. Louise C. se concentre sur les révélations qu'apporte L'Évangile de Marie tel que commenté par J.-Y. Leloup et montre comment cette femme du passé demeure toujours une grande inspiratrice.

Louise M. voit en Marie-Madeleine la première *Christa* de Jésus. Son article s'inscrit donc en continuité avec le thème de notre dernier colloque. Elle souhaite susciter en nous une réflexion renouvelée sur le rôle des femmes dans la vie de Jésus et dans celles des premières communautés. Dans sa recension de l'Évangile de Marie, elle prend soin de nous avertir qu'il s'agit d'un texte très spécialisé qui ne doit pas cependant nous rebuter car il a le mérite de nous restituer des données fiables.

La lecture de ces pages suscitera sans doute chez vous, lectrices et lecteurs, de nombreuses interrogations. À vous d'explorer ces questions, de les creuser, de leur apporter des éléments de réponse et de les partager, si vous le désirez. Nos pages vous sont ouvertes.

Merci à nos auteures d'avoir mis à notre disposition le fruit de leur réflexion en acceptant de franchir les sacro-saintes limites de certains cadres de recherche pour nous ouvrir de nouvelles pistes de connaissance à poursuivre.

YVETTE LAPRISE, PHOEBÉ



La peinture de *Fra Angelico* (1400-1455) représente la scène du jardin, juste après la résurrection. Marie-Madeleine vient de quitter l'ouverture du tombeau sans avoir trouvé le corps de Jésus. C'est alors qu'elle aperçoit le Ressuscité. Elle tombe à genoux en étendant les mains pour le toucher. Lui, la regardant avec amour, ne semble plus porter sur terre (ils se rencontrent dans le « nous »).

Marie la Magdaléenne de la lignée des femmes fondatrices du christianisme ?

Depuis quelques années, l'exégèse féministe a fait apparaître dans nos relectures bibliques la large place que les femmes tenaient dans les communautés naissantes du premier siècle, et dont l'autorité de plusieurs d'entre elles était égale à celle que l'on réservait aux apôtres¹. C'est l'acculturation du christianisme primitif s'inscrivant dans le monde gréco-romain autant que le souvenir de l'agir concret de Jésus envers les femmes élevées au rang de disciples, qui a permis à ce mouvement féminin de prendre son essor dans la première évangélisation.

L'importance accordée à Marie la Magdaléenne dans les évangiles et, plus tard, dans la littérature gnostique, m'amènera à examiner attentivement cette figure historique, telle qu'elle apparaît à des moments-clés du ministère de Jésus, et dans des rôles non conventionnels, que ce soit comme disciple ou comme apôtre. Dans cette enquête, je privilégierai un parcours de la signification à partir du texte dans son état final, et prenant appui sur les travaux d'exégètes féministes, j'avancerai des propositions en réponse aux questions suivantes : qui était Marie-Madeleine ? Quelle place particulière prenait-elle dans l'entourage de Jésus ? A-t-elle joué un rôle analogue à ceux des Douze et des apôtres ?

Le lecteur attentif de la Bible, homme ou femme, remarquera sans cesse avec étonnement que la figure de Marie de Magdala occupe une place matériellement aussi importante que celle de Marie de Nazareth : elle y est mentionnée une

¹ Pour toute cette question de la place des femmes à l'époque apostolique, on pourra consulter R. B. Edwards, *The case for Women's Ministry*, (Coll. Biblical Foundations in Theology, London, SPCK, 1989; O. Genest, *Femmes et ministères dans le Nouveau Testament* : Sciences religieuses (1987 — no 16/1) 7-20; E. Schüssler Fiorenza, *En mémoire d'elle. Essai de reconstruction des origines chrétiennes selon la théologie féministe* (Coll. Cogitatio fidei, 136), Paris, Cerf, 1986 et *Le rôle des femmes dans le mouvement chrétien primitif*, Concilium, 1976, no 111, 13-25; S. Tunc, *Brève histoire des femmes chrétiennes* (Coll. Parole présente), Paris, Cerf, 1989.

quinzaine de fois, quoique fort brièvement¹. Les quatre évangiles parlent d'elle comme d'une femme très liée au groupe apostolique. Elle tient une place originale surtout dans les récits de la passion et de la résurrection. Son identité avec Marie de Béthanie et avec la pécheresse anonyme est depuis toujours discutée.

La compagne de la vie prédicante de Jésus

Dès le début du ministère public de Jésus, Luc introduit rédactionnellement Marie-Madeleine dans un groupe de femmes qui, faisant route avec le Galiléen, l'accompagne de très près dans sa mission prophétique. Cette petite troupe de missionnaires itinérantes est placée au niveau des Douze et avec eux.

Jésus faisait route à travers villes et villages; il proclamait et annonçait la bonne nouvelle du Règne de Dieu. Les Douze étaient avec lui **et aussi des femmes** qui avaient été guéries d'esprits mauvais et de maladies : **Marie dite de Magdala**, dont étaient sortis sept démons, **Jeanne**, femme de Chouza intendant d'Hérode, **Suzanne** et **beaucoup d'autres** qui les aidaient de leurs biens. (8, 1-3)

Que des femmes juives deviennent disciples d'un rabbin est, à la vérité, un fait exceptionnel qui paraît unique dans l'histoire palestinienne de l'époque. Une comparaison frappante fait ressortir la position privilégiée de Marie-Madeleine dans les deux groupes de « suiveurs » : les trois femmes qui composent la figure des guéries (Marie de Magdala, Jeanne et Suzanne) rappellent les trois disciples privilégiés à l'intérieur des Douze (Pierre, Jacques et Jean) — ce qui pourrait marquer un degré de préséance dans la suite de Jésus. Comme Pierre, à la tête des Douze, Marie est la première nommée des femmes guéries. Luc prend soin de signaler que ce ne sont là que trois figures individuelles nommées parmi d'autres femmes anonymes qui, elles, ne sont pas qualifiées de guéries.

La femme guérie dans son corps

L'identité de Marie-Madeleine nous est donnée sous différents traits : elle vient de Magdala (d'où son deuxième nom), ville prospère et commerçante sur les bords du lac de Génésareth, au nord de Tibériade². Elle souffre d'une affection grave

¹ Pour avoir une idée de la rivalité existante entre ces deux figures féminines dans la tradition ecclésiale, voir E. Moltmann-Wendel, *Maternité ou amitié*, Concilium, 1983, no 188, 47-55.

² Le fait que Marie ne soit pas nommée en fonction de ses liens de parenté, comme dans le cas des autres Marie citées dans l'Évangile, pourrait indiquer qu'elle était célibataire ou

que la médecine de l'époque attribuait à la présence d'un démon et, pour cette raison, elle aurait été exorcisée de sept démons par Jésus³; le chiffre sept indiquant une situation limite, pratiquement irrésistible (cf. 11, 26). Ici, c'est la première fois qu'on rapporte qu'une guérison a précédé l'appel formel d'un/e disciple à suivre Jésus. (Mc 1, 16-20 et par.)

Faut-il assimiler Marie de Magdala à la « pécheresse repentie » dont le geste mémorable n'est pas celui d'une femme prophète (Lc 7, 37; comparer avec Mc 14, 3-9; Mt 26, 6-13) ou à la sœur de Marthe et de Lazare qui a versé un parfum de grand prix sur les pieds de Jésus (Jn 12, 3) ? La tradition ecclésiastique l'a rapprochée de ces deux figures féminines. Pourtant Marie-Madeleine est originaire du bourg de Magdala, en Galilée, tandis que Marie, la sœur de Marthe, est établie à Béthanie, en Judée. Quant à la pécheresse citée au chapitre 7 de Luc, elle ne porte pas de nom et n'est rattachée à aucun village. « Tout cela, remarque C. Barry, relève du mythe basé sur une identification erronée. »⁴

Quant au concept « démoniaque », accolé au nom de Marie-Madeleine, il est à comprendre dans la ligne théologique propre à chaque rédaction évangélique. En Luc 8, 1-3 et dans tous les passages où il est question de démoniaques, la possession n'est jamais synonyme de péché. Comme le montre l'enquête de J. Pirot, les démoniaques présentent « des anomalies de comportement assimilables à des névroses, à des variétés de psychoses pathologiques, mais nullement à des actes volontaires contre la morale qui feraient passer leurs victimes dans la catégorie des pécheurs »⁵. Marc, tout comme Luc, distingue nettement les possédés des pécheurs. Quant à Matthieu et à Jean, ils ne font même pas allusion aux démons de Marie. La femme, exorcisée par Jésus, ne serait donc pas une pécheresse repentie (Lc 7, 37) mais une malade guérie dans son corps.

divorcée. Cf. F. Bovon, *Révélation et écritures. Nouveau Testament et littérature apocryphe chrétienne*, Coll. Le monde de la Bible, 26, Genève, 1993, p. 216, n.3.

³ Marc 16, 9 confirme cette histoire de Marie-Madeleine possédée de sept démons qui furent « chassés » par Jésus, ce qui laisse croire à l'importance de l'épisode pour l'Église primitive.

⁴ Catherine Barry, *Des femmes parmi les apôtres, 2000 ans d'histoire occultée*, Coll. Les grandes conférences, Montréal, Fides, 1997, p. 25.

⁵ Jean Pirot, *Trois amies de Jésus*, Coll. Lire la Bible, 74, Paris, Cerf, 1986, p. 61.

Le modèle du disciple dans sa condition pascalle

Le personnage historique de Marie-Madeleine n'a d'existence, et par conséquent de signification, que par la relation qu'il entretient avec Jésus, spécialement la relation maître/disciple. Comme les groupes de disciples de Jésus étaient nombreux et variés (Luc 9, 1-6; 10, 1-20), il n'est pas impensable que des hommes et des femmes aient reçu le même mandat et les mêmes recommandations que les Douze. Si des femmes ont suivi Jésus dans sa prédication itinérante, c'est qu'il les a voulues auprès de lui, liées étroitement à son activité prophétique; sinon, il les aurait renvoyées dans leur famille, comme ce fut le cas de l'ex-possédé de Gergésa qui l'avait pourtant supplié d' « être avec lui », c'est-à-dire de l'accompagner dans ses déplacements. (Mc 5, 18-19)

Les quelques termes employés pour caractériser le rôle de Marie et de ses compagnes dans les récits de la Passion, et même avant, définissent clairement leur condition de disciple. Dans son sommaire sur la tournée missionnaire de Jésus en Galilée, Luc énumère deux fonctions se rapportant à l'identité de disciple : « les Douze **étaient avec** lui, et aussi des femmes (...) qui les **aidaient** (diakonein) de leurs biens » (8, 1-3). La première, « être avec », est une expression caractéristique de l'attachement spécifique des disciples (8, 38; 9,18; 22,26) et des Douze (Mc 3, 14), qui les inscrit sur le parcours de la « suivance » pour écouter l'enseignement du maître et se mettre à son service. La diaconie-service que constitue la deuxième fonction est le devoir premier de tout disciple qui se forme à l'école de Jésus.

Il n'est pas sans importance de préciser que la diaconie ou le service appliqué aux disciples s'articule à l'intérieur du « être avec lui ». Cette position de conjonction, explique L. Mottier, est ce qui détermine le rôle de collaboratrices du groupe des femmes, à l'instar des Douze¹. Les ressources que les femmes mettent à la disposition de Jésus ne désignent pas tant le secours en argent apporté à l'organisation pratique de la communauté que l'engagement de tout ce qu'elles sont en qualité de disciples. Ainsi se trouvent-elles inscrites par le texte même comme de vraies disciples qui réapparaîtront lors de l'exécution de Jésus à Jérusalem.

¹ Voir l'étude de Laurence Mottier, *Le groupe des femmes-disciples dans le récit lucanien*. Essai d'analyse sémiotique, mémoire de licence élaboré à l'Université de Montréal, 1991, pp. 4-72.

Dans le contexte de la mort de Jésus, le groupe des femmes et tout particulièrement Marie-Madeleine, sont présentées par rapport à ce qu'elles faisaient auparavant : « elles ont suivi Jésus pendant toute sa carrière, en le **servant** depuis **la Galilée jusqu'à Jérusalem** où elles étaient **montées avec lui** » (Mc 15, 40-41; Mt 27, 55-56; Lc 23, 49). Leur itinéraire de la croix est comme tissé dans la trame de l'itinéraire de Jésus : « Celui qui veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive » (Mt 16, 24 et par.). Cet attachement à Jésus dans la « suivance » inclut, dans sa perspective, un trajet continu qui les mène de « Galilée à Jérusalem » (si on se réfère à Ac 13, 31, les femmes sont égales aux Douze). L'insistance mise sur les verbes « suivre-servir » n'est pas fortuite, comme on l'a noté et tenté de l'expliquer plus haut. Avec le verbe « monter avec », ils recouvrent ce qui est dit de la condition de disciple.²

La première place accordée à Marie de Magdala dans le groupe des femmes est une constante frappante dans la liste de noms chez les synoptiques (sauf en Jn 19, 25, qui suit l'ordre de parenté). On retrouve Marie près de la croix en compagnie de « plusieurs » femmes dont quelques-unes sont désignées par leur nom : Marie dite de Jacques et de Joset, Salomé (Mc), la mère des fils de Zébédée (Mt), la mère de Jésus, la sœur de sa mère, la femme de Clopas (Jn) — ce qui souligne leur qualité exceptionnelle de disciples fidèles.³

Le comportement de ces femmes dans l'espace-temps de la mort et de la résurrection de Jésus est essentiel pour mettre au monde le « devenir-disciple ». D'abord, elles « regardaient à distance » le Crucifié — une fonction caractéristique du témoin apostolique —, alors que les disciples masculins se sont enfuis lâchement lors de son arrestation. Puis, lorsqu'on retrouve Marie de Magdala et les autres femmes lors de la sépulture de Jésus, elles « regardent » encore le lieu où son corps est déposé (Mc 15, 47; Lc 23, 55), et, au matin de Pâques, elles « regardent » toujours le tombeau vide, constatant que la lourde pierre de l'entrée a été roulée (Mc 16, 4; Mt 28, 1; Lc 24, 2; Jn 20, 1). On peut présumer, après cela, qu'elles deviendront des témoins actifs du kérygme tout à fait central de la foi chrétienne, même si le droit juif du temps ne leur reconnaissait pas la capacité de témoigner.

² Lire la section « Mary Magdalene as a disciple of Jesus », dans Esther de Boer, *Mary Magdalene... Beyond the Myth*, Harrisburg, Trinity Press International, 1997, pp. 31-44.

³ Luc parle d'un groupe de femmes sans les nommer, mais si on remonte à 8, 2-3, qui en donne la liste complète, on constate la présence de Marie-Magdeleine, première nommée.

Le récit pascal de Luc, qui présente les premières messagères « chrétiennes » dans la condition de disciples et ce, à l'aide du jeu de la mémoire (24, 1-12), est très significatif à cet égard. Elles sont invitées à se souvenir des prédications de la passion-resurrection (9, 22. 44), faites autrefois en Galilée : « rappelez-vous », leur disent les deux anges du matin de Pâques (24, 6-8). Ce renvoi textuel témoigne de la présence féminine aux annonces que Jésus faisait au groupe des disciples, selon les paroles mêmes des messagers : « comment il **vous** a parlé, quand il était encore en Galilée » et par le fait qu'« elles se rappelèrent **ses** paroles »¹. Non seulement les femmes conservent-elles en mémoire ces souvenirs, mais elles en comprennent le sens qu'elles transmettent aussitôt aux apôtres incrédules, sans en avoir reçu l'ordre explicite.

L'apôtre des apôtres²

Marie de Magdala se trouvait parmi ces premières chrétiennes à accueillir la Bonne Nouvelle, mais elle prend une importance toute spéciale dans son expérience du tombeau comme chemin de foi vers l'apostolat. Elle est la première, avec l'autre Marie, à recevoir la vision du Seigneur ressuscité avec le mandat d'annoncer la nouvelle aux « frères » de la communauté (Mt 28, 9-10). Paradoxalement, dans la finale de son évangile, Marc détache très nettement Marie du groupe des femmes : alors que les femmes, disciples de la première et de la dernière heure, s'enfuient tremblantes et troublées, sans obéir à la consigne angélique de porter le message, Marie, témoin de l'apparition du Ressuscité, part proclamer la nouvelle à ses compagnons qui « ne la crurent pas » (16, 10-11). Incrédulité et dureté de cœur que le Christ ne tardera pas à leur reprocher. (v. 14)

De même encore, l'apparition dont Marie-Madeleine bénéficie la première, avant les disciples masculins, en Jn 20, 1-18, et la mission qui lui est confiée par Jésus d'annoncer sa résurrection la consacrent dans un « rôle quasiment apostolique »³. À deux reprises, Marie quitte le tombeau pour se rendre auprès des disciples : la première fois, elle le fait d'elle-même pour les associer à sa quête du corps mort de

¹ La mémoire des femmes au sujet du passé galiléen est un des traits majeurs de la vie de tout disciple croyant.

² Une tradition patristique désigne Marie de Magdala comme « la femme apôtre des hommes apôtres » ou selon la célèbre expression : « Apostola apostolorum ».

³ L'expression est de l'exégète R.E. Brown, *La communauté du disciple bien-aimé*, Coll. Lectio Divina, 115, Paris, Cerf, 1975, p. 207. D'après S. Tunc, on pourrait même dire un « rôle apostolique », *Brève histoire des femmes chrétiennes*, op. Cit. , p. 54.

Jésus; la seconde fois, elle est déléguée personnellement auprès du cercle des disciples pour ouvrir l'étape de la diffusion de l'Évangile.

Au niveau de la progression du texte, on assiste, chez Marie-Madeleine, au passage du rôle de disciple fidèle à celui d'apôtre porteuse de la Bonne Nouvelle. C'est d'abord comme disciple que Marie est reconnue par Jésus quand il lui pose la question qu'il posait autrefois en Galilée aux premiers disciples qu'il voulait recruter : « Que **cherchez**-vous ? » demandait-il alors aux deux disciples du Baptiste qui s'étaient mis à le suivre (Jn 1, 38). Et comme jadis ces deux disciples avaient attribué à Jésus le titre de « Rabbi », Marie, qui reconnaît la voix du pasteur à l'appel de son nom, s'écrie, à son tour; « Rabbouni, Maître » (20,16) une expression spécifiquement araméenne, variante de « Rabbi ». Le texte la représente ici comme le type même du « Disciple » de Jésus qui se met à l'écoute de Celui qui « appelle ses brebis chacune par son nom » pour qu'elle le suive en reconnaissant sa voix. (10, 3-5)

Cette identité de disciple chez Marie est la condition *sine qua non* à l'exercice de l'apostolat, et non l'inverse. Parce que la disciple intime de Jésus l'a accompagné véritablement dans son itinéraire, pendant sa mort et jusqu'à sa résurrection, elle se voit chargée de la mission d'annoncer la nouvelle aux frères ce qui l'élève au rang d'apôtre. C'est elle qui viendra leur annoncer la levée de Jésus d'entre les morts et sa montée vers le Père. De plus, sa déclaration : « J'ai vu le Seigneur » (20,20) sonne comme un écho aux mots de Paul pour légitimer son titre d'apôtre dans les communautés chrétiennes (1 Co 9, 1). Dans l'esprit de Paul, le titre d'apôtre ne se restreint pas au groupe des Douze⁴, mais comprend tous les témoins oculaires de la Résurrection (1 Co 9,1; 15, 7-8) qui sont « envoyés » — au sens premier du grec *apostolos* — pour l'annonce de l'Évangile (Gal 1, 15-17). D'après Ac 1, 21-22, les mêmes critères sont exigés par l'assemblée des premiers chrétiens lors de l'élection du remplaçant de Judas, l'un des Douze. Bien que Marie-Madeleine (et ses compagnes) remplisse toutes les conditions de l'apôtre, la tradition post-pascale la relègue dans les marges de l'Église naissante et de son leadership. L'oubli de son nom dans la liste impressionnante des témoins de la résurrection cités par Paul dans 1 Co 15, 5-6 en témoigne. D'après cette référence, la première apparition aurait été faite « d'abord à Céphas, puis aux Douze. Ensuite à plus de cinq cents frères à la

⁴ Aussi Paul désigne-t-il une femme, Junias, comme « apôtre éminent », Rm 16, 7. Pour un développement du terme « apostolat » voir E. Schüssler Fiorenza, « The Apostleship of Women in Early Christianity », dans L. et A. Swidler (ed.), *Women Priests*, N.Y., Paulist Press, 1977, 135-140; *Les Douze dans la communauté des disciples égaux : contradiction ou malentendu ?*; Foi et vie, (1989, no 88/5) 13-14.

fois », passant sous silence, le témoignage de cette femme gênante dans un environnement juif où les hommes seuls pouvaient transmettre le message évangélique comme témoins officiels et crédibles, puisque seuls ils pouvaient prendre la parole en public devant les Juifs. Dans sa profession de foi, Luc, à son tour, fait de Pierre le premier dans l'apostolat (24, 34). Pour faire partie de ce groupe privilégié, ajoute-t-il en Ac 1, 21, il faut être un homme (*anèr* et non *anthropos*). Cette trace d'un débat théologique sur la répartition des fonctions d'autorité entre les hommes et les femmes se reflétera explicitement dans certains textes chrétiens apocryphes.

Quelques réflexions finales

À partir des outils mis à ma disposition par les lectures féministes de la Bible, j'ai tenté de retracer l'histoire de Marie la Magdaléenne dans sa participation avec les autres femmes à l'activité missionnaire des Douze. La qualité de disciple à laquelle Jésus l'a élevée et la responsabilité apostolique qu'elle a reçue avant et à égalité avec les apôtres, tels que Pierre et Paul ou les Douze, me font conclure qu'elle est une des figures fondatrices les plus importantes du christianisme. Peu importe le contexte dans lequel elle est placée, la constante qui ressort des évangiles est la connivence qui existe entre Jésus et Marie-Madeleine, contrairement au climat d'incompréhension qui préside souvent au rapport des disciples masculins avec leur Maître. Vraisemblablement, cette femme a joué un rôle très actif dans la poursuite du mouvement Jésus autant avant qu'après sa mort et sa résurrection¹. Cette image de Marie serait donc entièrement contraire à celle de la pécheresse éplorée que l'Église officielle a souvent suggérée. Le fait que Marie de Magdala soit dessinée comme disciple et apôtre, dans la trame narrative du texte, rappelle que c'est toute l'Église qui est apostolique et qui a charge de la diffusion de l'Évangile. Tous les disciples de Jésus, hommes et femmes, égaux en dignité par le baptême, sont responsables de la mission. Mais comment vivre concrètement cette commune prise en charge quand l'Église institutionnelle décide, d'autorité, de clore le débat sur l'ordination des femmes ? Le défi n'est pas simple, nous le savons toutes ! D'où l'urgence de retrouver la pleine mémoire collective du passé : le modèle évangélique de Marie-Madeleine est là, et il nous appartient de l'actualiser pour l'avenir de l'Église et du christianisme, ce qui implique une réappropriation des Écritures dans toute leur richesse et leur fécondité.

MICHELINE GAGNON, MYRIAM

¹ Pour E. Schüssler Fiorenza, cette conclusion est évidente et ne souffre aucune réserve ni exception (cf. *En mémoire d'elle...*, op.cit. pp. 436-63).



Le peintre Montegna (1431-1506) représente une Marie-Madeleine jeune et charmante regardant le tombeau vide que lui montre un bel ange aux ailes superbes. Elle, tenant un pot d'aromates, esquisse un geste de surprise. Au bas de la toile, Marie et Salomé s'apprêtent à gravir les rochers pour s'assurer elles-mêmes du miracle.

Marie-Madeleine ou la quête du jardin d'Eden

Parler de Marie-Madeleine, est-ce se réfugier dans le passé ? Pourquoi cette remémoration ? Bien avant nous, une telle remémoration a eu cours pendant des siècles, lorsque son personnage est passé peu à peu de l'histoire à la légende et qu'il est devenu symbole. C'était une façon de garder vivantes une tradition et une histoire qui sinon se seraient fossilisées. Le christianisme primitif traduisait déjà en symboles des personnages ou des notions. Ce faisant, il ouvrait la perspective à l'imagination et à la création. Ces symboles ont toujours eu une importance théologique et spirituelle considérable. Sait-on, par exemple, que la croix a déjà signifié la gloire et non le gibet ? Le symbolisme ne s'oppose pas à l'histoire, il l'interprète. C'est dans le quatrième Évangile que le personnage de Marie-Madeleine apparaît d'abord avec le plus d'intensité. C'est donc avant tout en ce lieu qu'il faut tenter de dégager le sens spirituel de l'image qui en a été donné.

Dans le christianisme ancien, comme auparavant chez les juifs, lorsque les Écritures ne constituaient pas encore un corpus clos, on n'a cessé de relire les textes et de se fonder sur eux pour écrire de nouveaux récits. On reconnaît maintenant cet intense travail littéraire à l'intérieur même des livres de la Bible juive qui devint pour les chrétiens le premier Testament. Ces relectures scripturaires s'opéraient à la lumière des événements nouveaux que l'on vivait. Le début de la *Genèse* par exemple, récit fondateur, a des parallèles dans les *Psaumes*, chez les Prophètes *Isaïe* et *Jérémié*, dans l'*Exode* et dans plusieurs autres textes. Il en est de même dans les évangiles. Les récits de la mise au tombeau et de la résurrection consignés dans le quatrième Évangile (*Jean* 19-20), offrent un exemple d'une relecture symbolique de la *Genèse*. La figure de Marie, centrale dans ces passages, y acquiert par le fait même la profondeur d'un archétype.

En *Jean* 20, 11-18, Marie-Madeleine se manifeste par la vivacité de ses mouvements, par des pleurs qui alertent même les anges. À la recherche de son Seigneur dont le corps a disparu, elle se penche vers l'intérieur du tombeau, mais ne l'y trouve pas. Elle se tourne alors vers Jésus pour lui adresser la parole, sans le reconnaître toutefois au début. Puis elle se retourne une seconde fois, tandis qu'il lui parle. Vers qui se tourne-t-elle cette fois ? La signification de son geste ne peut se réduire au domaine de l'espace physique..

Cet espace est une terre féconde, car dans le lieu où Jésus fut « élevé » en croix, il y avait un jardin et dans ce jardin, une tombe (*Jean* 19,41). Les commentateurs anciens, y compris Thomas d'Aquin (*Somme théologique* III, q. 51, a. 2 ad 4), ont relié cet endroit au jardin primordial de *Genèse*, celui qui entraîna la mort d'Adam. La croix plantée « au milieu » renvoie à l'arbre de Vie situé au milieu du jardin, cet arbre souvent identifié par les premiers chrétiens à celui de la Connaissance, situé, lui aussi, au milieu, assez étrangement. Or, selon *Jean* 3, 14-15, le Fils de l'Homme est élevé sur le bois, comme l'avait été le serpent élevé par Moïse dans le désert (*Nombres* 31, 9), et cela afin que quiconque croit ait, en lui, la Vie éternelle. Il faut que le Fils de l'Homme soit élevé de terre, car c'est alors qu'il attirera à lui tous les hommes, selon *Jean* 12,32. Jean relit le premier Testament en une sorte de typologie inversée.

De ce jardin, Adam était le jardinier : il devait le cultiver et le garder, selon le récit de *Genèse*. Et dans ce jardin apparaît une femme. Plusieurs écrivains chrétiens anciens ont noté le lien qui existe entre *Jean* 19, 34 et *Genèse* 2, 21 : de même que du côté ouvert d'Adam est sortie Ève, de même, l'Esprit et la Vie ont surgi du côté ouvert du Christ. L'Esprit qui se répand marque la naissance de l'Église. Ici c'est Marie-Madeleine qui demande à celui qui se tient devant elle s'il est le jardinier. L'exclamation qui suit : « 'Rabbouni', ce qui veut dire 'maître' », (*Jean* 20, 16) signifie une reconnaissance de sa part. Elle marque le lien entre le jardinier et Jésus, entre le nouvel Adam, venu garder et travailler son jardin, et sa compagne.

Seule figure féminine dans ce passage, figure se distinguant de la pluralité des disciples masculins, Marie joue un rôle médiateur important entre le Christ qui monte vers son Père et les autres qu'il quitte, entre l'un et le multiple. Un auteur comme Hippolyte, dans son *Commentaire du Cantique des cantiques* (25), mettra en parallèle, explicitement cette fois, Ève, écartée de l'arbre de Vie, et Marie-Madeleine voulant saisir Jésus dans le jardin. L'évocation du Christ à la fois comme arbre de Vie et comme jardinier est fréquente dans le christianisme. Celle de la plantation ou du Paradis comme symbole du peuple de Dieu, déjà présent dans le judaïsme, se retrouve chez les auteurs chrétiens¹ où le Paradis, réalité collective, représente l'Église, la nouvelle Ève.

¹ Voir J. Danielou, *Les symboles chrétiens primitifs*, Paris, Seuil, 1961, p. 33-48. Le passage fait également référence au *Cantique des cantiques* où le Jardin de l'époux est identifié à l'épouse (5, 1).

Pourtant Jésus défend à Marie-Madeleine de le toucher (*Jean* 20, 17). Il est l'arbre interdit. Ceci renvoie, selon toute vraisemblance, à l'interdiction, telle qu'elle est rapportée par Ève, en *Genèse* 3, 3, non seulement de ne pas manger mais encore de ne pas « toucher » du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin. Il semble bien y avoir un lien entre le fait que Marie seule, loin des autres disciples, ne puisse pas encore saisir Jésus. Elle doit d'abord, à la demande de Jésus, partir en mission annoncer la Bonne Nouvelle aux disciples rassemblés, pour pouvoir enfin s'unir à son conjoint et toucher l'arbre du Jardin¹.

Jean a ainsi instauré une contre-écriture qui laisse transparaître un système d'échos entre les textes. De ce fait, Marie de Magdala est devenue un archétype paradisiaque. La mention du masculin et du féminin, basée sur une interprétation de la *Genèse*, a une signification pour le salut. C'est par ces deux aspects complémentaires que Dieu se révèle et s'exprime. Le sens spirituel de ces images et de ces signes, légués par le Christianisme antique, peut être encore source de poésie. Un auteur ancien ne créait jamais à partir de rien, mais faisait son œuvre à partir de ce qui avait déjà été créé. Son art consiste à prendre ce qui existe, le monde tel qu'il le voit et à le reproduire, non comme une copie exacte, ce qui serait une répétition stérile. On ne répète le passé que pour qu'il change.

ANNE PASQUIER, UNIVERSITÉ LAVAL

¹ Marie de Magdala se rend au tombeau « le premier jour de la semaine », le matin. Or, pour plusieurs auteurs du début du christianisme, le jour « un », jour du Seigneur, commémore à la fois la création du monde et sa recreation lors de la résurrection. Il correspond alors au jour huitième (car huit indique le retour de un), jour qui suit le sabbat et annonce un temps au-delà du monde ou l'éternité.



L'oeuvre remarquable du peintre et poète romantique *Rossetti* (1828-1882) nous montre une belle amoureuse, aux grands cheveux d'or qui semble mue par une émotion intense alors qu'elle s'empresse, en entrant dans la maison de Simon, d'aller à la rencontre de Jésus. Elle sait qu'il est là, elle ne pense qu'à Lui. Son visage magnifique est éclairé par la passion. Elle ajuste, en montant les marches, les fleurs qui décorent sa chevelure abondante. Nous apercevons Jésus par la fenêtre. Il attend Marie-Madeleine, Son visage est irradiant de lumière et d'amour.

Marie-Madeleine, l'inspiratrice

Les peintres, à travers les siècles, ont trouvé en Marie-Madeleine une source presque intarissable d'inspiration. Leurs oeuvres la représentent dans des attitudes multiples, mais la perception la plus courante qu'ils semblent avoir d'elle est celle de la grande amoureuse de Jésus. (Pour le détail, voir les légendes qui accompagnent les illustrations de ce numéro).

Marie-Madeleine a été aussi pour moi une source d'inspiration.

Juste après la lecture de l'Évangile de Marie (Myriam de Magdala), alors que la vision de Marie-Madeleine fusionnant avec Jésus ressuscité s'imposait à moi (ceci se passait-il dans le « nōūs » ?), je me suis sentie poussée par une intense inspiration d'où a jailli la mélodie du vibrant alléluia que voici :

L'Alléluia de Marie-Madeleine

*Christ est ressuscité, Alléluia !
Moi, Marie-Madeleine
Moi la première, je t'ai vu
En ce matin de Pâques
Moi, l'apôtre bien-aimée
Je t'ai vu ressuscité
O Tout Amour, dans Ta Lumière
Je suis entrée dans Ta Lumière,... je suis...*

La musique de cet Alléluia de type modal et polytonal, fait usage des sonorités les plus diaphanes et les plus subtiles que mon instrument de musique du XXI^e siècle (synthétiseur) soit capable de produire. L'aspect rythmique et masculin y est littéralement « guidé » par l'ample mélodie d'essence à la fois féminine et holographique. Cet Alléluia a été chanté pour la première fois, en mars 1997, à la chapelle des Soeurs Grises de Montréal, lors des célébrations pascales de *L'autre Parole*.

Une autre inspiration m'est venue à la suite d'une relecture de l'Évangile de Marie. Je l'ai concrétisée dans la prière qui suit :

Prière à Marie-Madeleine

Prière inspirée en pensant à tous les couples en difficulté au Québec

*Myriam de Magdala
Toi,
La compagne de Yeshoua,
La Rabbouna du Rabbouni,
La Christa du Christ,
Je t'en prie,
Viens en aide aux femmes
Et viens en aide aux hommes aussi.*

*Nous t'en prions,
Viens en aide aux couples.
Toi,
Marie-Madeleine,
Toi qui as formé le premier couple nouveau
avec Jésus,
Montre-nous le chemin,
Afin que nous aussi,
À votre suite,
Parvenions à la réalisation
De ce couple nouveau.*

Amen!

De Marie-Madeleine à... Marie de l'Incarnation

Voilà bien une incroyable coïncidence ! Alors que je participais au tournage d'un film (*ONF Femmes*) sur les femmes consacrées au Québec, et que j'attendais — sagement assise dans le musée des Ursulines, mon tour de passer sous l'œil des caméras, costumée en Marie de l'Incarnation — mon attention fut saisie par un magnifique parement d'autel, en bois peint du XVII^e siècle, dont le centre représentait une... **Marie-Madeleine** en prière dans une grotte ! La conservatrice du musée m'explique alors que l'œuvre est contemporaine de **Marie de l'Incarnation** et qu'elle pourrait fort bien être de sa propre main. La dévotion à Marie-Madeleine était très répandue, en France, au XVII^e siècle et la bienfaitrice des premières Ursulines de Québec s'appelait « Madeleine » de la Peltrie. Après cette trouvaille inattendue, j'ai fait une autre découverte dans les archives du monastère : un splendide chant sacré pour l'assomption de Marie-Madeleine qui aurait toutes les chances d'être, lui aussi, de la plume de Marie Guyart. Cette découverte incroyable arrive juste à temps pour figurer sur le quatrième disque de *notre* anthologie de la musique historique du Québec. Et que l'on ne vienne plus me dire que la synchronicité n'est que du hasard déguisé !

Pour moi, cette nouvelle Marie-Madeleine est l'exemple type de la femme « anthropos » qui, ayant suivi Jésus au delà de la mort, le rejoint grâce au « nous », dans la Toute Lumière.

Voilà le symbole puissant dont les femmes et les hommes d'aujourd'hui ont besoin pour entrer de plain-pied dans la spiritualité du troisième millénaire.

LOUISE COURVILLE, MARIE GUYART, QUÉBEC

L'Évangile de Marie (Myriam de Magdala)

Commenté par Jean-Yves Leloup*

Publié chez Albin Michel, Collection Spiritualités vivantes, 1997

Recension: *LOUISE COURVILLE*

Voici un aperçu et quelques extraits tirés de l'Évangile de Marie, tels que commentés par Jean-Yves Leloup.

« La première rédaction de cet Évangile (...) est attribuée à Myriam de Magdala, cette Marie-Madeleine qui fut le premier témoin de la Résurrection. (...) Myriam y apparaît sous un jour nouveau. Elle n'est pas seulement la pécheresse dont nous parlent les Évangiles canoniques et les traditions récentes. Elle est aussi l'amie intime de Yeshoua, l'initiée qui transmet ses enseignements les plus subtils... »

Cet extrait, tiré de la quatrième de couverture, nous fournira le plan que nous nous proposons de développer :

Myriam de Magdala :

1. la compagne de Jésus
2. l'initiée
3. la messagère controversée

Chacune de ces sections comportera :

- ❖ des extraits de l'Évangile de Marie
- ❖ des commentaires de Leloup en lien avec ces extraits
- ❖ une brève observation ou réflexion personnelle

1. **La compagne de Jésus**

Évangile de Marie

« Pierre dit à Marie :

« Sœur, nous savons que l'Enseigneur t'a aimée
différemment des autres femmes » (10, 1-3)

« Lévi prit la parole :

« Assurément, l'Enseigneur la connaît très bien,
il l'a aimée plus que nous » (18, 7 ; 13-14)

Commentaires

Leloup commente ces extraits en plusieurs endroits de son livre. Nous avons relevé ceux qui nous semblent les plus significatifs.

« Nous disions, dans notre introduction, que dans l'Évangile de Philippe, par exemple, Myriam est vraiment la compagne de Yeshoua, qu'il l'embrassait souvent sur la bouche, c'est-à-dire selon le symbolisme du baiser (*nashak*) dans la tradition hébraïque — qu'ils partageaient le même Souffle et, dans ce Souffle, la même parole ou information créatrice. L'Évangile nous dit également que Myriam était pour Yeshoua non seulement sa compagne mais aussi sa sœur et sa mère (Ev. Ph. 6, 11; 63, 34-64). Elle ne s'enfermait pas dans un seul rôle ou dans une seule possibilité de relation avec Yeshoua. Il est aussi son Rabbouni (Jn 20, 16), terme qu'il faudra bien en toute honnêteté cesser de traduire par Maître (Rabbi) mais par « mon Maître chéri », « mon Maître bien-aimé » avec toute la tendresse et l'intimité que ces expressions supposent ». (136-137)

« C'est à cette femme que Pierre, dans un premier moment, s'adresse avec humilité, reconnaissant que l'Enseigneur l'a aimée différemment d'eux et des autres femmes, et sa mémoire est peut-être habitée par des paroles et des enseignements dont eux, les hommes (au sens masculin du terme), n'ont pas eu connaissance et qu'elle, plus « entièrement humaine » (Anthropos), bien que de sexe féminin, a reçu la révélation ». (137)

« Myriam, c'est la femme de Désir, de tous les désirs, ceux de la chair sans doute, mais aussi ceux de l'âme et de l'esprit (*nōūs*) et aussi de l'Esprit (*Pneuma*), elle est comme l'Épouse qui se joint à Lui pour dire : « viens ! ». (214)

Ici, une question peut se poser : Yeshoua était-il marié ? Leloup répond :

« Si on reste fidèles aux Évangiles qui nous sont familiers, rien ne nous dit que Yeshoua était marié (au sens où nous l'entendons aujourd'hui) ». (18)

« La question n'est pas de savoir si Yeshoua était marié ou non (...). La question est de savoir si Yeshoua était réellement humain, d'une humanité sexuée, normale, capable d'intimité et de préférence (...) car selon un adage cher aux anciens : « Tout ce qui n'est pas assumé n'est pas sauvé ». Si Yeshoua, considéré comme le Messie n'assume pas la sexualité, celle-ci n'est pas sauvée; il n'est plus le Sauveur au sens plénier du terme ». D'où on en est venu à conclure : « Le Christ n'a pas

assumé sa sexualité, donc la sexualité n'est pas sauvé, donc la sexualité est mauvaise, donc assumer sa sexualité peut être dégradant et peut alors nous rendre coupables. C'est (là) une logique de mort plus que de vie, de conclure Leloup, qui s'installera dans le christianisme romano-occidental... ». Et il ajoute : « Serions-nous, en Occident, à travers nos culpabilités inconscientes et collectives, en train de subir les conséquences d'une telle logique ? » (19).

Réflexion personnelle :

L'Évangile de Marie, comme les Évangiles de Jean, de Philippe et de Thomas, nous laisse voir que Yeshoua était capable d'une intimité particulière avec une femme. Cette intimité n'était pas que charnelle, elle était aussi affective, intellectuelle et spirituelle ; il s'agit bien de sauver, c'est-à-dire de rendre libre l'être humain dans sa totalité, et cela en introduisant de l'amour et de la conscience dans toutes les dimensions de son être. Que soit rappelé le réalisme de l'humanité de Yeshoua dans sa dimension sexuée, ne devrait rien enlever, bien au contraire, au réalisme de sa dimension spirituelle, « pneumatique » ou divine.

2. L'initiée

« Myriam de Magdala, ayant accompagné Yeshoua jusque dans la mort, peut passer avec lui « au-delà de la mort » et être le premier témoin de la Résurrection. (...) On peut dorénavant la considérer comme l'initiée ». (136)

Évangile de Marie

« Pierre dit à Marie :
 Dis-nous les paroles qu'Il (l'Enseigneur) t'a dites
 dont tu te souviens
 et dont nous n'avons pas la connaissance...
 Marie leur dit :
 J'ai eu une vision de l'Enseigneur...
 Alors je lui dis :
 Seigneur, dans l'Instant, celui qui contemple
 Ton apparition
 est-ce par la psyché (âme) qu'il voit ?
 Ou par le Pneuma (l'Esprit, Souffle) ?
 L'Enseigneur répondit :
 Ni par la psyché, ni par le Pneuma ;

mais le *nōūs* étant entre les deux
 C'est lui qui voit et c'est lui qui...
 (les pages 11 à 14 qui suivent manquent)
 C'est ainsi que l'Enseigneur s'entretenait avec elle ». (10,1; 4-7;
 17-25; 17,8)

Commentaires

« En Jean 20, 18, Myriam déclare aux disciples : « J'ai vu le Seigneur et voilà ce qu'il m'a dit ... » « Dans l'Évangile de Marie, elle dit : « J'ai eu une vision de l'Enseigneur et je lui ai dit : « Seigneur, je te vois aujourd'hui dans cette apparition » (10, 10-13). De quelle vision s'agit-il ?

Leloup répond : « Il ne s'agit pas d'une rêverie, ni d'un rêve nocturne, ni d'une transe, ni d'un état cataleptique introduit par des techniques courantes de l'époque » (142) « ...c'est par le *nōūs* que l'on voit et que l'apparition du Ressuscité devient pour Myriam de Magdala non seulement une croyance ou une possibilité mais une certitude, une expérience, une Réalité ». (155)

Qu'est ce Mystérieux *nōūs* dont parle l'Enseigneur ?

« Le *nōūs*, c'est ce qui permet à Yeshoua et à Myriam de se voir et de se parler après la Résurrection ... Le Ressuscité n'est pas visible aux yeux de chair ni aux yeux de la psyché (âme) au sens ordinaire du terme; ce n'est pas une hallucination, ni un phantasme lié à quelque excitation sensible, psychique ou mentale; il ne s'agit pas non plus d'une vision « pneumatique » ou spirituelle. Cette dimension du *nōūs* est considérée par les anciens comme la fine pointe de l'âme; on dirait aujourd'hui l'ange de l'âme ». (22) Pour Leloup, « le *nōūs* est cette dimension de l'être humain qui est à la fois intellection, intuition, imagination : une intelligence capable de former des idées ou des représentations (images du Réel) (148). Le *nōūs* n'est ni seulement psychique ni seulement spirituel (pneumatique) mais fait le lien entre les deux ». (155)

« Myriam est passée dans un autre mode de connaissance où Yeshoua lui demande de ne pas « le retenir », de ne pas le ramener dans les catégories du connu (sensible et conceptuel) (158). Le Saint-Esprit (Pneuma) est venu informer son intelligence et son cœur afin que l'Enseigneur se donne réellement à voir à elle et il continue à l'enseigner (209). On pourrait dire que s'opère en Myriam, sous la

mouvance de l'Esprit (Pneuma) une sorte de transsubstantiation de l'image de l'Enseigneur qui devient véritablement vivant, ressuscité en elle ». (209)

« L'Évangile de Marie, en témoignant d'un monde de connaissance autre, différent de celui auquel l'esprit masculin a généralement accès, fait de Myriam une initiée. Il s'agit d'une connaissance de type prophétique ou visionnaire qui n'est pas le propre des femmes mais qui appartient certainement à la dimension féminine de la connaissance humaine ». (21-22)

Réflexion personnelle

D'après la doctrine gnostique, ce mode de connaissance reposerait sur une sorte d'anthropologie où l'être humain serait un composé de quatre éléments : le corps (soma), l'âme (psyché), l'esprit (nōûs) et l'Esprit (Pneuma), ce dernier n'étant pas un élément du composé humain mais la Réalité qui le vivifie et l'anime. Pour demeurer en relation avec l'Enseigneur qui a quitté notre monde présent pour entrer dans un monde nouveau, il faut pouvoir se servir d'autres organes de perception que ceux dont nous nous servons habituellement. Pour nous approcher de la Réalité contemplée par Myriam de Magdala, une Réalité qui n'est pas le fruit de nos projections, il nous faudra chercher, réfléchir, méditer. « L'Évangile de Marie est là pour ouvrir notre vision de l'humain et de l'histoire ». Lorsque l'artiste reçoit l'inspiration créatrice, n'est-il pas à la « fine pointe de l'âme » ou dans ce que nous pouvons appeler, d'une manière totalement novatrice, le nōûs ?

3. La messagère controversée

Le désir de Myriam de Magdala d'être avec son Yeshoua l'a fait entrer dans un mode de connaissance qui se situe à un certain niveau de conscience : le niveau du nōûs. Seuls les auditeurs et les auditrices qui ont atteint ce niveau de conscience peuvent saisir les enseignements de l'Enseigneur. Quels sont donc ces enseignements auxquels les disciples opposent une attitude de non-recevoir ? Qu'est-ce qui peut expliquer leur réticence ?

Évangile de Marie

« André prit alors la parole et s'adressa à ses frères :
Dites, que pensez-vous de ce qu'elle vient de raconter ?
Pour ma part, je ne crois pas
que l'Enseigneur ait parlé ainsi

ces pensées diffèrent de celles que nous avons connues.

Pierre ajouta :

Est-il possible que l'Enseigneur se soit entretenu

ainsi avec une femme

sur des secrets que nous, nous ignorons ?

Devons-nous changer nos habitudes;

écouter tous cette femme ? » (17, 9-19)

« Alors Marie pleura.

Elle dit à Pierre :

« Mon frère Pierre, qu'as-tu dans la tête ?

Crois-tu que c'est toute seule, dans mon imagination

que j'ai inventé cette vision,

ou qu'à propos de notre Enseigneur je dise des mensonges ? »

(18, 1-6)

Commentaires

« Pour André, il semble évident qu'il s'agit là de racontars et puis, une anthropologie aussi complexe que celle évoquée par Myriam relève davantage d'une philosophie subtile qui s'adresse à des gens instruits, pas à des simples pêcheurs des bords du lac de Tibériade ». (198) André « a-t-il oublié que lorsque Jésus était parmi eux, il leur parlait en paraboles qu'ils ne comprenaient pas non plus mais qui laissaient dans leur cœur comme une empreinte de connaissance à découvrir « plus tard ». (198)

Quant à Pierre, son « ton ne trompe pas, il est réellement choqué qu'une femme puisse ainsi prendre la parole, dévoiler des secrets qu'eux, les proches de Yeshoua, ne connaîtraient pas ». (203) « Ce qui le choque, c'est qu'une femme puisse avoir une primauté sur lui et sur ses hommes, qu'elle en sache plus qu'eux » (204). « Dans une société où la connaissance est affaire d'hommes et où les femmes n'ont pas le droit d'étudier les secrets de la Thora », il est facile de penser que « les discours qu'elle tient aux disciples ne peuvent que les irriter » (21). Ils oublient que « l'âme de Myriam, devenue spirituelle », participe à cette souveraineté et à ce « dégagement » qui est liberté retrouvée. Si les apôtres, par la suite, la jugent, c'est qu'ils sont encore psychiques et charnels, esclaves d'un esprit mortifiant et mortifère » (21).

« Pour Myriam, nier ce qu'elle dit, c'est nier la résurrection, c'est faire de la Résurrection un mensonge » (210). « Ce n'est pas seulement elle-même qu'elle sent touchée et blessée (par les réactions d'André et de Pierre). C'est Celui qu'elle sent demeurer en elle comme « crucifié pour une nouvelle fois » par ses propres disciples, ses propres amis et particulièrement « par sa petite tête dure » — son Kepha, la « pierre » sur laquelle il voulait bâtir sa communauté, qui est en train de Le lapider ». (210)

« La difficulté de recevoir l'Évangile de Marie viendra surtout de la nature de cet enseignement, de l'anthropologie et de la métaphysique qu'ils présupposent ». (14)

Réflexion personnelle

Cette page de l'Évangile de Marie nous laisse à penser dans quel climat ont vécu les disciples après la résurrection : peur, tristesse, refus de croire à la Bonne Nouvelle parce qu'annoncée par une femme. Cette fin de non-recevoir de la part des disciples perdure encore aujourd'hui, hélas ! Les réticences du monde actuel à recevoir l'Évangile de Marie ne sont-elles pas les mêmes que celles qu'ont eu Pierre et André ?

Conclusion

Voilà enfin un Évangile écrit, semble-t-il, pour les femmes et les hommes du troisième millénaire, peut-être celui-là même qui doit nous aider à faire ... le passage. Il nous faut pour cela vivre le songe amoureux et éveillé de la Magdaléenne : la mort « passée et traversée, enfin comprise » dans l'espace de la Résurrection. Cet Évangile, qui avait été pour moi une véritable révélation est devenu une source permanente d'inspiration.

Myriam de Magdala, la compagne, l'initiée, la messagère de l'Enseigneur, m'apparaît comme la prototype de l'être humain entier (l'Anthropos) en devenir. Sa transfiguration dans la lumière est l'aboutissement d'une extraordinaire évolution et la démonstration éclatante de la totale réalisation de son être.

* JEAN-YVES LELOUP, théologien orthodoxe, est fondateur de l'Institut pour la rencontre et l'étude des civilisations et du Collège international des thérapeutes. Il a publié de nombreux ouvrages aux éditions Albin Michel, dont *L'Enracinement et l'Ouverture*, *L'Absurde et la Grâce*, *Manque et plénitude*, *Déserts*, ainsi qu'un commentaire de l'Évangile de Thomas.

Marie-Madeleine : la *Christa* de Jésus ?

(Pour une réflexion théologique actuelle)

Parmi les personnages des évangiles qui ont traversé les siècles de manière très vivante, celle qu'on a appelée couramment **Marie-Madeleine** reprend aujourd'hui les devants de la scène, mais avec une autre « personnalité » que celle qu'a laissée la tradition occidentale, du moins celle qui a dominé dans l'Église catholique. Cette femme de l'Évangile s'offre ainsi à nous, croyantes de tradition chrétienne, pour susciter une réflexion renouvelée sur le rôle des femmes dans la vie de Jésus de Nazareth et dans celle des premières communautés, mais surtout sur notre identité de *Christa*, c'est-à-dire « une autre Christ ».

I. POUR UNE INTERPRÉTATION ACTUELLE

Plusieurs parutions récentes sur le personnage de Marie-Madeleine viennent de l'intérêt provoqué par les études sur les évangiles coptes, manuscrits trouvés en Égypte, en 1945, à Nag Hammadi. Ces « évangiles », auraient été écrits au 2^e siècle de notre ère, et seraient d'origine « gnostique »¹.

Comme pour les autres textes bibliques, ou de la tradition, il faut disposer de critères d'interprétation qui nous permettent d'en tirer un sens valable pour aujourd'hui en même temps que respectueux, le plus possible, de la vérité historique. De toutes les lectures qui sont faites de ces évangiles, et de « l'évangile de Marie » qui nous intéresse ici, il ne convient pas de tout retenir sans jugement critique. Les pages qui suivent proposent une réflexion théologique de source chrétienne, qui se situe dans l'entre-deux des textes canoniques et des textes apocryphes et portent sur la « disciple » Marie de Magdala et son intérêt/sens pour nous.

Les évangiles coptes témoignent, d'abord, du fait que le christianisme, dès les débuts, n'est pas monolithique, c'est-à-dire qu'il compte des communautés très diversifiées selon les lieux, le contexte social et culturel, et donc d'appartenances « philosophique » et « théologique » diverses. Ils témoignent aussi des conflits

¹ Voir le compte-rendu du livre de Anne Pasquier, *L'Évangile selon Marie*, Presses de l'université Laval, Québec, 1983.

entre ces diverses traditions : les évangiles « canoniques » eux-mêmes reflètent ces conflits. Par exemple, on sait que l'évangile de Jean a été inscrit de peine et de misère dans le Canon. L'Évangile de Marie traite de ces divergences à travers le personnage de Marie de Magdala.

1. **La femme-apôtre**

Selon l'Évangile de Jean, Marie (ou Myriam) de Magdala fut le premier témoin de la Résurrection. Cela correspondrait au fait que Jésus n'avait pas exclus les femmes de « sa suite », et que Marie de Magdala aurait exercé une fonction d'autorité dans les premières communautés chrétiennes, en même temps que Pierre, et bien avant Paul. L'évangile « gnostique » égyptien reflète de manière explicite les conflits que ce fait provoqua, en mettant en scène Pierre qui s'oppose à Marie de Magdala contestant et son autorité et la connaissance qu'elle a acquise dans des « visions » du Christ.

On peut penser que la présence des femmes, dans les communautés d'origine « gnostique », était plus importante qu'ailleurs à cause de la perspective « androgyne » qui y était véhiculée et qui donnait un statut égal aux hommes et aux femmes. Pour les gnostiques, qu'on soit homme ou femme on doit retourner à l'« Anthropos », à l'unité originelle au-delà de la dualité des sexes alors que, dans les communautés orthodoxes, comme l'a montré Élisabeth Schüssler Fiorenza et d'autres, s'est déclenché un processus de « patriarcalisation » qui a laissé des traces dans la rédaction des évangiles canoniques, évidemment marqués par l'androcentrisme. Dans la littérature paulinienne, on trouve aussi, en même temps que des références à des femmes exerçant des responsabilités majeures ou des « ministères », des traits de mentalité patriarcale et androcentrique.

2. **Amie de Jésus**

Dans les évangiles canoniques, parmi les femmes qui suivaient Jésus, plusieurs portaient le nom de Marie... Parmi elles, se détache Marie-Madeleine (ou de Magdala) qui, selon Marc, Matthieu aussi bien que Jean, est un personnage féminin central lors des événements de la Passion et de la mort de Jésus. Et dans le récit de Jean où Jésus apparaît à Marie-Madeleine en pleurs, devant le tombeau vide, celle-ci est présentée comme une intime de Jésus, une amoureuse de Jésus, celle qui cherche son bien-aimé comme l'amante du Cantique des cantiques. L'Évangile de Philippe comme l'Évangile de Marie (évangiles coptes égyptiens) nous montrent, en Marie-

Madeleine, une femme très proche de Jésus de Nazareth : sa compagne, sa confidente, son amie la plus chère.

Sans adhérer à tous les détails romantiques de certains écrits apocryphes, on ne peut passer à côté de ce fait que Marie de Magdala a été une amie privilégiée de Jésus, au moins autant que les disciples qui le suivaient de près. Plus que tout, elle aurait transformé son amour pour Jésus en une union spirituelle que les écrits gnostiques traduisent en termes de connaissance supérieure.

II. D'UN MYTHE À L'AUTRE... ?

La tradition chrétienne dominante nous a laissé de Marie-Madeleine l'image de la femme pécheresse, celle qui lui a arrosé les pieds avec ses larmes de repentir. Les études exégétiques montrent qu'on aurait ainsi confondu trois personnages : Marie de Béthanie qui a oint Jésus avant sa mort¹, Marie de Magdala que Jésus aurait guérie de « sept démons » et cette femme qui a été pardonnée de ses péchés parce qu'elle avait beaucoup aimé. Le personnage de Marie-Madeleine a été construit à partir de l'image séculaire de la femme « pécheresse », c'est-à-dire à partir du mythe d'Ève, responsable du péché du monde. Cette « Marie » fait le pendant de l'autre « Marie », la vierge, mère de Jésus, (du Christ, de Dieu) sans péché, qui rachète la faute d'Ève.

Le personnage « historique » de Marie de Magdala, tel que les études récentes nous le présentent, nous permet de faire voir l'aspect « mythique » de l'autre, de rétablir les faits sur le rôle des femmes dans la vie de Jésus et des premières communautés chrétiennes, de revaloriser les femmes dans leur identité religieuse, en faisant d'elles des personnes ayant accès, de manière concrète et véritable, à la dignité de la vocation baptismale, à la suite de Jésus, donc à la « connaissance supérieure » dans l'Esprit et à la sainteté de la vie.

Certains écrits apocryphes considèrent Marie-Madeleine comme la partenaire sexuelle de Jésus, et non seulement comme une amie ou une disciple. Les bases historiques au sujet du mariage éventuel de Jésus ne sont cependant pas établies : on compte autant d'arguments contre que pour cette hypothèse. La présentation de Marie-Madeleine comme l'amante de Jésus permet néanmoins de rétablir la valeur de

¹ Il s'agit du personnage auquel réfère Elisabeth Schüssler Fiorenza, dans *En mémoire d'elle*.

l'amour charnel, de la sexualité qui, dans le christianisme de type platonicien en particulier, a été mise de côté et même combattue. Mais, en recomposant la figure de Marie-Madeleine autour de ces éléments, on risque de passer à côté de la réalité la plus importante, à savoir le fait que cette femme soit entrée dans une expérience spirituelle vraie et profonde, dans une voie qui jusqu'alors n'était pas ouverte aux femmes.

De plus, la perspective gnostique telle que développée dans l'Évangile de Marie² peut mettre en lumière l'aspect spirituel de l'amitié de Marie-Madeleine avec Jésus; mais le langage utilisé comprend certainement une dimension allégorique ou métaphorique semblable au langage des mystiques. Le féminin est identifié à l'âme, au risque d'ailleurs d'en faire un archétype à l'envers de l'Ève pécheresse.

Il ne faut pas conclure pour autant qu'il n'y ait pas eu de relation spéciale, d'amitié de préférence, et même d'amour entre Jésus et Marie de Magdala. Au contraire, il y a là un lieu qui autorise à penser l'intégration possible du spirituel et de l'affectivité, et cela dans une relation sexuée, de « genre », c'est-à-dire entre un homme et une femme, sans que soit requis pour autant un contexte marital. Il est bon aussi, comme le dit Élisabeth Moltmann³, que la dimension érotique soit présente dans le nouveau testament, à travers ce personnage de la femme amoureuse de Jésus qu'est Marie de Magdala. Mais le développement dans la tradition chrétienne du phénomène des « vierges », hommes et femmes, pourrait peut-être aussi s'appliquer à partir d'une telle réalité, celle du non-mariage (obligatoire à l'époque) plutôt que d'y voir seulement une dévalorisation de la sexualité.

Marie-Madeleine, comme disciple de Jésus et apôtre, est pour moi une « Christa », dans le sens de « devenir Christ » comme femme. Sa relation privilégiée avec Jésus fait d'elle un modèle inspirant d'abord pour les femmes croyantes engagées dans un processus spirituel, mais aussi pour la valeur éminente de l'amitié entre femmes et hommes. C'est en ce sens que, pour moi, Marie de Magdala pourrait être appelée la « Christa » de Jésus.

LOUISE MELANÇON, MYRIAM

² Jean-Yves Leloup, *L'Évangile de Marie*, Albin Michel, 1997, p.22.

³ Élisabeth et Jürgen Moltmann, *Dieu homme et femme*, Fides/Cerf, 1984, p. 29-33.

L'Évangile selon Marie

Texte établi et présenté par Anne Pasquier,

Bibliothèque copte de Nag Hammadi,
Les presses de l'Université Laval, Qué. 1983, 116 p.

RECENSION

Anne Pasquier fait partie de l'équipe de la faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Université Laval qui bénéficie de subventions importantes pour une recherche sur les textes de Nag Hammadi (Haute-Égypte). Dans cette publication, elle fait une introduction au texte de *l'Évangile selon Marie* qu'elle présente dans la version grecque, traduite en français et annotée pour en faire ensuite un commentaire. C'est donc un livre très spécialisé qui a, par ailleurs, le mérite de nous restituer des données fiables.

L'Évangile selon Marie aurait été rédigé, pour la première fois, au cours du 2^e siècle, ce qui en fait un écrit de la même époque que les évangiles canoniques. Il fait partie des écrits gnostiques et, comme plusieurs d'entre eux, il se situe dans la tradition des apparitions du Sauveur ressuscité. On est devant un enseignement qui ne parle pas de la résurrection de la chair mais plutôt de la manifestation du Fils de l'homme comme événement intérieur et personnel. Comme pour les autres apôtres, l'autorité de Marie-Madeleine est légitimée par des révélations secrètes de la part de Jésus, et par une expérience personnelle qui assure l'authenticité de ces révélations.

Le texte de cet évangile n'est pas complet : il manque six pages, au début, qui serait sans doute la révélation du Sauveur; ensuite, le récit que Marie-Madeleine fait de ses visions et aussi interrompu par des pages manquantes. Des indices sérieux permettent de penser que les textes ont été remaniés : aux pages 9-10, Pierre demande à Marie-Madeleine de leur transmettre les enseignements que le Sauveur lui a donnés dans sa vision. Puis, aux pages 17-18, se produit un revirement où André et Pierre refusent d'admettre que le Sauveur aurait pu révéler quelque chose d'autre à une femme. Le genre littéraire du document est le dialogue, comme dans la plupart des écrits gnostiques fondés sur une tradition ésotérique, pour exprimer la recherche de la vérité.

La doctrine centrale de l'Évangile selon Marie est la recherche du Royaume du Fils de l'Homme. C'est une sotériologie (doctrine du salut) spécifiquement chrétienne, mais appuyée sur des éléments philosophiques grecs (stoïciens et moyen-platoniciens) et juifs, comme l'apocalyptique. Le Sauveur enseigne une cosmologie où la matière est mauvaise, le péché n'est pas moral, mais vient du mélange de l'âme avec la matière; et une théorie de la connaissance, du *noûs* (intellect). D'après cette théorie, le salut est donc le retour de l'âme à sa nature, en suivant le Fils qui est l'Image intérieure de l'Homme. Il s'agit d'un schéma dualiste où la loi du Fils de l'Homme, la nature, s'oppose à la loi mosaïque, qui, elle, est contre nature et produit le péché. Le salut consiste en un travail intérieur de l'âme qui, par le *noûs* peut accéder à la Sagesse et vaincre les puissances inférieures, désir, ignorance, colère... Le but de l'âme est de parvenir à l'unité originelle, androgynique (union du masculin et du féminin) où l'élément féminin, l'âme, s'unit à l'élément masculin, le Christ. Marie-Madeleine est présentée comme celle qui cherche le Seigneur, elle joue le rôle du Pneuma, élément sauveur dans le monde, qui permet l'atteinte du *noûs*. Les baisers du Christ à Marie-Madeleine symboliseraient cette union.

LOUISE MELANÇON, MYRIAM

« L'image de Marie-Madeleine dans le christianisme gnostique n'a donc rien à voir avec celle que nous a transmis la tradition catholique.

Loin d'avoir été assimilée à une femme de petite vertu, elle était au contraire présentée sous les traits de la sagesse et de l'intelligence. En résumé (Bovon, 226-227), les gnostiques insistèrent sur sa pureté, sur l'affection que lui portait Jésus, sur la rencontre et l'échange unique qu'elle eut avec le Christ ressuscité, sur la jalousie dont elle fut victime de la part de certains apôtres, de Pierre en particulier, sur son rôle de guide après des apôtres en ce qui concernait l'évangélisation et finalement sur son caractère spirituel qui fut décrit comme une virilisation de son âme. »

(Catherine Barry, *Des femmes parmi les apôtres*, p. 32)

Marie de Magdala ou la vie révélée de Marie-Madeleine

par Pierrette Brès, Michel Lagon, Paris, 1997, 286 p.

L'auteure de ce livre avait publié, en 1996, *Les chevaux de Dieu* où elle racontait une révélation qu'elle avait reçue, dix ans auparavant, en Terre sainte. Dans ce dernier livre, elle écrit un récit romancé de la vie de Marie-Madeleine, à la lumière d'événements déjà vécus auparavant.

La préface est faite par un Dominicain de la Sainte Beume, en Provence où, selon la tradition, Marie-Madeleine aurait séjourné et se serait retirée. Il s'agit, d'ailleurs, du Père gardien de la grotte de sainte Marie-Madeleine. Il dit, entre autres, à l'auteure : « ...en vous attachant comme vous l'avez fait à la personnalité de la Madeleine,... vous nous avez, en réalité, parlé principalement de Jésus. Et quoi de plus normal ?... Elle s'est donnée à lui si totalement que le récit de sa vie ne peut être que celui de la vie de Jésus... l'essentiel du mystère de Jésus, sauveur de tous les hommes, est dans ce livre... Votre histoire de Marie-Madeleine... est une magnifique histoire d'amour ».

Dans l'avant-propos, l'auteure écrit : « L'heure est enfin venue de réhabiliter cette femme, celle que Jésus aimait plus que les autres, qui fut sa compagne dévouée, eut un rôle primordial dans la Passion du Christ et devint le prophète de sa résurrection ». (p. 19)

Après une enquête journalistique et des rencontres-entrevues avec plusieurs personnes du milieu universitaire et religieux de la région de la Palestine, Pierrette Brès a rédigé ce livre à partir des Évangiles canoniques, de *l'Évangile selon Marie* des manuscrits de Nag Hammadi, ainsi que d'un ouvrage du 9^e siècle : *La vie de Marie-Madeleine et de Marthe* (Raban Maur). Elle avoue avoir écrit une biographie romancée à partir de tout cela. De plus, elle témoigne de quelques événements mystérieux qui l'ont amenée à Capharnaüm, dans une petite église appelée « l'église des huit apôtres » où l'on peut voir, sur les murs, les noms et les peintures de Marie-Madeleine et de ses compagnes à côté de ceux des apôtres.

LOUISE MELANÇON, MYRIAM

Saviez-vous que...

*** LA VIE DES FEMMES DE LA BANLIEUE REVUE ET CORRIGÉE.** Pour plusieurs femmes, le fait d'habiter en banlieue est un choix librement consenti qui facilite la vie familiale et qui permet aussi l'implication sur le marché du travail. Contrairement aux idées reçues, un nombre de plus en plus important de femmes de banlieue participent en effet au marché de l'emploi, remarquent les chercheuses Nicole Brais et Nathalie Chicoine. Les deux universitaires sont d'avis qu'il faut étudier la banlieue avec un regard dégagé des préjugés généralement véhiculés. La perspective féministe adoptée pour aborder ces questions permet, selon elles, une mise à jour des données concernant les femmes, la restructuration du marché du travail et l'aménagement des banlieues. (*Relations*, no 637, publie un compte rendu de cette recherche).

❖ UNE FEMME DE SAINT-OMER AU QUÉBEC A CÉLÉBRÉ UN MARIAGE CATHOLIQUE. Il s'agit d'une première en ce pays. La cérémonie, qui a permis au couple de mariés de recevoir un service adapté à leur conception religieuse, n'a pas comporté de messe, mais elle a permis de situer les époux au coeur de la célébration. Les femmes ne peuvent pas encore dire la messe dans l'Église catholique, mais elles peuvent célébrer un

mariage sans eucharistie.

*** LES NORMES DE L'ESTHÉTIQUE PÈSENT LOURD SUR LE CORPS DES FEMMES.** Jamais les canons de la beauté n'auront été aussi contraignants et n'auront obligé autant les femmes à s'aligner sur des impératifs sociaux que maintenant, soutient Pascale Guéricolas, journaliste, auteure d'un dossier sur ce sujet dans le numéro 1, vol. 20 de la *Gazette des femmes*. Sur un plan personnel, l'estime de soi, qui passe souvent par le reflet de soi dans le regard des autres, est fortement dépendante de la publicité et des images « idéales » qui y sont proposées. Mais sur le plan de la réussite sociale, les exigences qui sont adressées aux femmes qui évoluent sur le marché du travail, et plus encore à celles qui exercent des postes de direction, vont dans le sens d'une standardisation de l'apparence qui est non seulement coûteuse, mais aussi signe codé de réussite.

AGATHE LAFORTUNE, VASTHI



Le bulletin **L'autre Parole** est la publication de la Collective du même nom.

Comité de rédaction : *Mélany Bisson, Denise Couture, Yvette Laprise,
Marie-Andrée Roy et Hélène Saint-Jacques*

Travail d'édition : *Lorraine Archambault*

Illustration de la page couverture : *Jacqueline Roy*

Impression : Centre d'impression et de reproduction NOIR sur BLANC, Inc.

Abonnements : *Hélène Saint-Jacques*

Téléphone : (514) 355-4217

Abonnement régulier : 1 an (4 nos)	=	12,00\$
2 ans (8 nos)	=	22,00\$
de soutien	=	
		25,00\$, 50,00\$, 75,00\$, 100,00\$
outre-mer 1 an	=	14,00\$
2 ans	=	24,00\$
à l'unité	=	4,00\$

Chèque ou mandat-poste à l'ordre de : *L'autre Parole*

Adresse : C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3

Téléphone : (514) 374-6414, télécopieur : (514) 374-0581

Courrier de deuxième classe — Enregistrement no 7153

Port de retour garanti
